

**Doux
comme
la mort**

LAURENT GUILLAUME

LA MANUFACTURE DE LAURENT GUILLAUME
la manufacture de livres



Doux comme la mort

Laurent Guillaume

Doux comme
la mort


la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-605-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Un habile législateur, qui entend servir l'intérêt commun et celui de la patrie plutôt que le sien propre et celui de ses héritiers, doit employer toute son industrie pour attirer à soi tout le pouvoir. Un esprit sage ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour régler une monarchie ou fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse ; si le résultat est bon, il est acquitté...

Machiavel, *Le Prince*, 1513.

Prologue

Bamako – Mali

Lorsque Jacques Mazot sortit du gros 4 × 4 noir, il subit de plein fouet le violent choc thermique qu'il redoutait. Passer de l'intérieur climatisé de sa voiture à la température suffocante de ce début d'après-midi était un véritable supplice. Il cligna des yeux et contempla, au bout de la place écrasée de lumière, le grand bâtiment aux lignes élégantes de blockhaus, aux murs sales, couverts de graffitis et d'affiches déchirées aux dessins naïfs. La construction semblait se désagréger sous la morsure implacable du soleil. L'homme eut un accès d'angoisse : l'endroit suintait le malheur et la corruption. Jacques Mazot soupira, enfila une paire de lunettes de soleil et rajusta le col de sa chemise déjà auréolée de transpiration. Il prit son courage à deux mains et s'avança sur la place en direction de l'entrée du sinistre édifice. En marchant, il se fit la réflexion qu'après tout, ce n'était pas si terrible que cela. La prison de Bamako n'était pas la plus effroyable dans laquelle il avait eu l'occasion de se rendre. En Amérique centrale, à San Salvador, il fallait un gilet pare-balles

pour accéder à la maison d'arrêt. On ne s'y risquait pas sans une bonne raison, une de celles qui valaient que vous souscriviez une assurance-vie. Jacques Mazot n'était pas un héros, mais il avait le sens du devoir et du service public. Une longue file de gens terrassés par la chaleur attendait devant l'entrée principale, une immense double porte métallique dont seulement un battant était entrouvert. Un pick-up bleu marine portant sur ses portières la mention peinte au pochoir « commissariat 1^{er} arrondissement » était garé un peu à l'écart. Dans la benne du véhicule, sur des bancs métalliques, trois types menottés aux montants parlaient entre eux en bambara¹ d'un ton véhément sous la garde somnolente d'un agent. Un gradé de la police s'entretenait avec un gardien de l'administration pénitentiaire dont seule la tête paraissait par l'entrebâillement de la porte. Sans vergogne et avec le regard hautain que confèrent les prérogatives supérieures, Jacques Mazot remonta la queue du commun des mortels, s'avança jusqu'au policier qui agitait un papier officiel, probablement un ordre de justice, sous le nez de son interlocuteur le diplomate interrompit brutalement la conversation entre les deux fonctionnaires.

– Bonjour, je suis Jacques Mazot, consul général de France. Je viens rendre visite à un compatriote détenu dans votre établissement : monsieur Milan.

Le policier se mit immédiatement au garde-à-vous et présenta ses respects. Le factionnaire, quant à lui, demanda après les salutations d'usage si le diplomate était en possession d'un permis de visite. Mazot acquiesça et présenta le document officiel. Le consul nota au passage les galons de lieutenant qu'arborait fièrement le

1. Langue de l'ethnie majoritaire au Mali.

fonctionnaire de la pénitencière sur les épaulettes d'une chemise rapiécée. Le visage d'ébène du gradé demeura imperturbable, ses lèvres remuaient en même temps qu'il lisait le sauf-conduit. Enfin, il leva les yeux du bout de papier sur lequel ses doigts venaient de laisser quelques résidus de riz-au-gras¹. Il regarda le diplomate avec un ennui perceptible :

– Vous pouvez entrer, Excellence, lâcha-t-il d'un ton indifférent en rendant le document au consul.

Ce dernier s'en empara de deux doigts avec un air vaguement dégoûté. Le gardien recula pour céder le passage et Jacques Mazot se glissa dans l'ouverture sous le regard résigné des gens qui faisaient la queue. Le diplomate se retrouva au milieu d'une petite cour intérieure dans laquelle, tout au fond, une demi-douzaine de gardiens dépenaillés était accroupie devant un grand plat de riz. Chacun piochait allègrement de la main dans la tambouille graisseuse. Les conversations étaient émaillées de rires sonores. Le gardien qui avait autorisé l'entrée de Jacques Mazot referma le battant derrière lui et s'adressa en bambara au groupe occupé à se restaurer. Le diplomate ne comprit pas grand-chose, mais il perçut à deux reprises le mot « toubab » dans la bouche du fonctionnaire. L'un des types accroupis se leva et se dirigea vers le consul. Il était vêtu d'une chemise qui avait connu des jours meilleurs, d'un pantalon vert de l'armée avec des poches de cuisse et de tongs laissant apparaître des pieds sales et craquelés. Le déguenillé fit signe à Jacques Mazot de le suivre. Ils s'engagèrent dans un couloir sombre fermé à son extrémité par une imposante porte métallique. Le gardien sortit

1. Plat de riz accompagné de viande de mouton et de légumes, typique du Mali et du Sénégal.

un gros trousseau de clés, saisit l'une d'entre elles avec dextérité et l'introduisit dans la serrure. La porte émit un grincement lugubre lorsque le battant pivota sur ses gonds mal huilés. Ils débouchèrent dans une grande cour embrasée d'une lumière blanche, brûlante. Des prisonniers se terraient sous quelques arbres chenus qui peinaient à offrir un peu d'ombre. Tous les regards convergèrent vers eux. Des regards de fauves. Jacques Mazot déglutit et se tourna vers le gardien.

– Où est-il? demanda-t-il en cherchant un mouchoir pour s'éponger le front.

Le gardien lui montra l'angle que formaient le mur d'enceinte et le bâtiment de détention. Le consul plissa les yeux et parvint à distinguer parmi les volutes de chaleur un homme blanc s'adonnant à une activité impensable par une telle canicule. Il était pendu par les mains, accroché deux mètres cinquante au-dessus du sol, à un tuyau en fonte qui courait le long du bâtiment. Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'homme faisait des tractions en plein soleil par plus de quarante degrés. Abasourdi et toujours accompagné du gardien qui souriait en secouant la tête, le diplomate s'avança dans la cour sous les regards fixes des prédateurs qui attendaient leur heure, comme à l'affût, le soir près du point d'eau. L'homme blanc enchaînait les mouvements avec la régularité d'un piston de locomotive sans que la moindre fatigue n'en trouble la fluidité. Les muscles couraient le long d'un corps maigre et brûlé par le soleil. Un long serpent tatoué remontait le long de la colonne vertébrale du type. La tête du reptile aux yeux plissés bougeait doucement sous l'effet du mouvement et semblait monter une garde vigilante, veillant sur les arrières de son maître. Arrivé sous l'endroit où le type martyrisait son corps, le gardien brailla :

– Eh, *Sa*. Tu as de la visite!

L'homme fit encore deux mouvements de traction puis se laissa tomber souplement au sol. Jacques Mazot s'étonna de constater que le type était d'une taille moyenne, presque petit. L'homme se tourna et présenta un visage bruni couvert d'une courte barbe, encadré par une chevelure noire dans laquelle les cheveux gris tentaient de prendre le pouvoir. Ses traits juvéniles contrastaient étrangement avec ses yeux, deux billes noires sans éclat. Sur la poitrine, un second tatouage, d'une grande finesse, représentait l'archange Gabriel tenant une épée enflammée. Le consul s'ébroua et s'obligea à détourner le regard de l'œuvre gravée à même la peau. Il nota que le gardien avait prudemment reculé comme s'il craignait une morsure venimeuse. Le diplomate se racla la gorge, un sourire amical aux lèvres.

– Je suis Jacques Mazot, consul général de France au Mali, êtes-vous Gabriel Milan? demanda-t-il en tendant une main qui se voulait ferme.

Le type hocha la tête, mais ignora la main.

– Pouvons-nous nous entretenir en particulier? Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer, fit le consul en se renfrognant.

Le type acquiesça, mais ne bougea pas d'un pouce. La morsure du soleil perçait maintenant les vêtements du diplomate qui hésitait, désespéré.

Le gardien de prison décida d'intervenir :

– Nous n'avons pas de parler, mais vous pouvez palabrer avec *Sa* sur les chaises qui sont à l'ombre, là-bas, fit le fonctionnaire en désignant l'endroit où se tenaient les détenus qui ne les avaient pas quittés des yeux.

Sans un mot, l'homme se dirigea vers les arbres, accompagné du diplomate qui, en son for intérieur, pensait que ce n'était pas une bonne idée de déranger ces types aux mines patibulaires. Le gardien suivait, loin derrière. Quand ils arrivèrent au niveau d'un groupe de trois prisonniers dont les muscles saillants étaient bandés comme des arcs, Jacques Mazot se dit que, non, décidément ce n'était pas une bonne idée. Milan se planta devant eux. Les types hésitèrent, puis se levèrent en prenant soin d'éviter le regard du tatoué. Ils s'en allèrent dans la cour d'une démarche nonchalante, les yeux mauvais. Le prisonnier blanc s'assit, étira les jambes et croisa les bras sur l'archange. Jacques Mazot considéra la chaise avec suspicion, sortit le mouchoir de sa poche et essuya le siège avant de s'y asseoir. Le type le regardait faire patiemment, attendant son heure. Le consul eut alors la désagréable sensation d'être la souris qui s'agite vainement devant l'œil du mamba.

– Voilà, hum ! Ce que j'ai à vous annoncer n'est pas une bonne nouvelle. Vous êtes bien l'associé de Damien Deloncourt ?

Le type, imperturbable, se contenta de hocher la tête.

– Je suis au regret de vous informer de la disparition brutale de votre associé, monsieur Deloncourt. Sachez qu'il vous a désigné par testament comme étant son légataire universel.

Le consul fit une pause pour ménager son effet. Comme son interlocuteur ne bronchait pas, il poursuivit :

– Étant donné qu'il n'a pas de famille proche, ni même éloignée, vous héritez de tous ses biens. Ses parts dans la société, son appartement, tout est à vous... Enfin... ce qui restera après que l'État se sera adjugé la part du lion.

Le type semblait contempler l'archange tatoué sur sa poitrine. Ses doigts effleurèrent le visage de l'ange extatique et auréolé.

- Comment ? demanda-t-il dans un souffle rauque.
 - P... Pardon ? balbutia le diplomate.
 - Comment est-il mort ?
 - J'ai cru comprendre qu'il avait été renversé par un chauffard alors qu'il traversait la rue pour rejoindre sa galerie d'art. Il est mort sur le coup. Il n'a pas souffert.
 - Qu'en savez-vous ?
 - Je... Hum, il faut que j'y aille, monsieur Milan, fit le consul en se levant brutalement. Voici ma carte, vous avez mon contact inscrit au dos. Je reprendrai attache avec vous pour les formalités d'usage de la succession.
- Le type prit le petit bristol et le glissa dans la poche de son jean crasseux. Le diplomate s'éloigna d'un pas pressé, flanqué du gardien qui traînait ses tongs dans la poussière de latérite. Le prisonnier se pencha en arrière vers le soleil de plomb, s'allongeant presque complètement sur la chaise branlante.
- Damien, murmura-t-il sous la course infinie des nuages.

* * *

Le gardien entrouvrit la porte principale de la maison d'arrêt, le consul s'empressa de se glisser dans l'ouverture. Dehors, il prit une profonde inspiration d'un air brûlant. Il allait se diriger vers son véhicule, mais se ravisa et se tourna vers le gardien qui l'observait depuis le pas de la porte métallique, un grand sourire railleur aux lèvres.

- Dites-moi, cher... monsieur, tout à l'heure vous avez appelé monsieur Milan par un surnom. « Sa », si je ne me trompe pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le gardien de prison gloussa.

– C'est les prisonniers qui lui ont donné ce surnom... *Sa*, dans notre langue, c'est le serpent.

Jacques Mazot frissonna malgré la chaleur et s'engagea sur la place, vers son véhicule. Derrière lui, le gardien de prison cria :

– Et ça veut aussi dire « la Mort ». La Mort, monsieur le consul ! Vous comprenez ?

Le fonctionnaire malien explosa d'un rire tonitruant.

PREMIÈRE PARTIE

L'envol du Messager

I

Marc Andrieu roulait dans Montreuil plongé dans une nuit épaisse et glaciale. Penché en avant sur le volant, il scrutait les rues de la ville périphérique avec une fièvre anxieuse. Il avait comme une boule dans la gorge, un sale truc qui l'empêchait de manger, de dormir, de baiser... de vivre. Il cherchait désespérément dans les rues qui se vidaient. Il cherchait comme tous les soirs depuis des mois, en vain. Il cherchait dans les squats, dans les ghettos, dans les terrains vagues, partout... sans résultat. Aujourd'hui, un copain des Stups lui avait donné une info. Le collègue avait hésité longtemps, de crainte de lui offrir un faux espoir. Alors Marc avait insisté, lui avait assuré qu'il était au-delà de l'espoir, qu'il n'avait plus que cela comme carburant et qu'un faux espoir, c'était mieux que rien du tout. Le collègue, dans un soupir résigné, lui avait confié qu'un tox de Montreuil venait de sortir de cabane. Un ancien copain d'Éva. Un camarade de piquouse. Il saurait peut-être quelque chose, avait-il ajouté, conscient de la minceur du renseignement. Marc lui avait demandé son

signalement et le collègue des Stups, sans un mot, lui avait tendu la photo issue du Canonge¹. Marc s'était accroché à ce cliché comme un naufragé à sa bouée. Il l'avait scotchée au tableau de bord de la Renault. Elle représentait un jeune type de vingt-trois ans, David Leborgne. Toxicomane, dealer, braqueur de supérettes et casseur de pharmacies. Grand, un mètre quatre-vingt-huit. Maigre, soixante-douze kilos. Un piercing dans le sourcil droit, un autre dans la lèvre inférieure. Trois points en triangle tatoués avec une aiguille sur la jonction entre le pouce et l'index droit. Le regard vieux de ceux qui, à peine passés vingt ans, savent qu'ils n'en ont plus que pour quelques années à traîner leurs os dans cette vallée de souffrances. Les doigts de Marc martelaient nerveusement le volant. Il tournait en rond depuis deux heures, bientôt il n'y aurait plus personne dans les rues, mais il continuerait à errer comme un lémure. Il n'était pas tout à fait mort, mais son âme avait foutu le camp. Il ralentit, devant lui, à une centaine de mètres, un grand type maigre venait de sortir d'une épicerie arabe. Il portait un sac plastique rempli de quelques victuailles. Un chien famélique le suivait en trotinant. Marc ralentit et attendit que le type passe sous un lampadaire. D'un coup, son cœur se mit à battre plus rapidement. Il jeta un œil fébrile à la photo. Oui! Ça ressemblait. Ça ressemblait même beaucoup. Le type, vêtu de fringues de surplus militaire, arrachait des petits morceaux du long pain qui dépassait du sac plastique et les mâchonnait d'un air absent. Marc s'arrêta complètement, laissant le type prendre tranquillement le large. Marc savait que, plus loin, lorsque la rue tournerait à droite,

1. Fichier de la police contenant la photographie des suspects ainsi que les éléments de description physique.

Leborgne passerait devant un terrain désaffecté, une ancienne friche industrielle. Lorsque le tox disparut à l'angle de la rue, Marc redémarrâ. Il accéléra doucement, négocia le virage sagement. Le type était là, marchant devant le terrain vague, le chien sur ses talons. Marc accéléra brutalement, dépassa le tox et freina en tournant le volant à droite. Le véhicule monta sur le trottoir, juste devant Leborgne. Le tox fit un bond de côté en gueulant :

– Oh! Bordel!

Marc jaillit de la voiture, et en deux enjambées, fut sur le grand type qui leva un bras en protection. Il avait beau être grand, il n'était pas de taille. Marc l'agrippa par le colback et le traîna, gesticulant, dans la friche.

– Mais putain, lâche-moi, espèce de connard! Lâche-moi, je te dis, bâtard, hurlait Leborgne tandis que son chien suivait en aboyant furieusement.

Leborgne éructait, bavait, hurlait, tentait vainement de mordre la poigne de fer qui l'étranglait à moitié. Ses chaussures crasseuses laissaient une traînée désespérée dans les herbes folles et les gravats poussiéreux.

– Tu vas me lâcher espèce d'enfoiré, j'veis te marave. Sale fils de pute...

S'estimant suffisamment loin de la rue, Marc lâcha le paquet gesticulant qui retomba lourdement sur ses fesses creuses. Un silence épais se fit entre les deux hommes, seulement troublé par les aboiements inquiets du chien qui les avait suivis tout en se tenant prudemment à l'écart. Marc considérait le tox qui avait levé un bras décharné dans un geste dérisoire de défense. Il le regardait comme on regarde un cloporte exposé à la lumière du jour. N'y tenant plus, Leborgne brailla d'une voix hystérique :

– Mais qu'est-ce que tu me veux, mec? T'es un ouf ou quoi? Mais parle, bordel!

Il dévisageait ce grand type barbu, aux yeux brillants de rage et de désespoir, les traits empreints de violence avec la certitude que sa vie ne tenait qu'à un fil. Il se dit que les dernières choses que ses yeux verraient de ce monde de merde serait la face burinée et couperosée du type qui s'apprêtait à le fumer dans un terrain vague. Brusquement, ses sens anesthésiés par la came se mirent à fonctionner sous l'effet de l'adrénaline. Il sentit l'odeur entêtante de produit chimique qui émanait du sol fertilisé par l'ancienne usine de produits photographiques qui s'élevait auparavant sur ce site. Il perçut avec une étonnante acuité le bruit du périphérique tout proche.

– Où est Éva? demanda le type avec une douceur étonnante.

– Quoi? Qu'est-ce que t'as dit?

– Je veux savoir où est Éva.

Les yeux écarquillés, Leborgne semblait creuser le marais brumeux de son esprit engourdi. Finalement, il partit d'un rire soulagé.

– Oh, putain, j'arrive pas à le croire. T'es le daron d'Éva. Et moi qui croyais... Putain, tu m'as filé une de ces trouilles, espèce de vieil enfoiré.

Les yeux du colosse se plissèrent.

– Ne joue pas au con avec moi, Leborgne, je ne le répéterai pas indéfiniment. Où est Éva?

Le tox se redressa et fit face à son agresseur.

– Et alors? Qu'est-ce que tu vas faire? T'es un keuf, non? Éva pouvait pas te blairer, grosse merde. C'est à cause de toi qu'elle est tombée dans la came et qu'elle s'est barrée de ta crèche...

Le policier encaissa, mais vacilla comme un boxeur groggy. Il se reprit rapidement. D'un geste rapide et souple, il chassa le pan de sa veste de cuir et, dans le même mouvement, dégaina un automatique noir au mufle agressif, à l'œil cyclopéen. Il braqua l'arme sur la tête du toxico.

– N'abuse pas de ma patience. Je ne suis pas d'humeur!

Leborgne sourit d'un air narquois.

– Même si je savais quelque chose je te dirais rien, pauvre connard. Éva, elle voulait t'oublier, toi et tes règles à la con, oublier la vie de merde qu'elle avait avec toi, gueula-t-il en soulignant chaque mot d'un index accusateur braqué sur la poitrine de Marc, en martelant le mot « toi ».

Le policier ferma les yeux en soupirant.

– Je n'ai pas été clair, on dirait.

Il se tourna en direction du chien qui grognait et braqua son arme sur le bâtard. Simultanément retentirent la déflagration du coup de feu et un hurlement inhumain. « Non ! » L'animal s'effondra sans un cri. Leborgne se précipita sur la bête dont le pelage fauve était taché de sang.

– Non, non, non... c'est pas possible, murmurait le tox en pressant la truffe ensanglantée du chien contre sa poitrine. Marc saisit la chevelure grasseuse et releva le visage baigné de larmes du toxico. Le policier darda un regard impitoyable sur la face défaite du jeune homme.

– C'est ton ultime chance, Leborgne. Où est Éva ?

II

La nuit était tombée sur la prison de Bamako. C'était l'heure du dîner. Les gardiens venaient d'apporter les grandes bassines en tôle pleines d'un infâme brouet de mil fumant. Ils remplissaient les gamelles en terre cuite des détenus de la substance spongieuse et grisâtre. Les prisonniers faisaient la queue comme on va à l'échafaud, l'air lugubre. Gabriel avait déjà été servi, il mangeait à même le sol, à l'écart des autres. Cela lui convenait. Depuis toujours, il se sentait à part et goûtait modérément la compagnie de ses semblables. Il réfléchissait tout en mâchant la tambouille avec application, craignant d'y découvrir comme la dernière fois un cafard. Il lui fallait analyser froidement l'information que lui avait communiquée le consul de France. Damien était mort renversé par une voiture. Une fois encore, à l'évocation de la disparition de son amant, son meilleur ami, son frère, Gabriel ressentit une vague sourde de tristesse menacer de le submerger. Damien était le dernier lien qui le rattachait au passé. Son ultime raison de vivre... Les larmes lui montèrent aux yeux, menaçant sa vie dans un monde carcéral où tout signe de faiblesse était immédiatement sanctionné. Non ! Les larmes

pouvaient attendre. Il ferait son deuil plus tard, pour l'instant il fallait réfléchir. « Écrasé par une voiture », décidément il n'y croyait pas. Dans son monde, ce type de coïncidence n'existait pas. C'était un message qu'on voulait lui faire passer. Le fait que le consul se soit déplacé personnellement pour lui annoncer la nouvelle confirmait son hypothèse. On voulait qu'il bouge, qu'il sorte de sa retraite, on le voulait de retour en France.

On avait fait ce qu'il fallait.

On n'allait pas être déçu.

Gabriel appela l'un des gardiens qui considéraient le troupeau se restaurant bruyamment. C'était le type qui avait escorté le diplomate dans la cour, tout à l'heure. Comment s'appelait-il déjà ?

– Issa ! J'ai besoin de toi.

Le maton le considéra, circonspect, et finalement s'approcha avec nonchalance, son *tonfa* battant la jambe tachée de son pantalon.

– Qu'est-ce que tu veux, *Sa* ? demanda le gardien d'un ton peu amène.

Gabriel se leva et malgré le fait qu'il rendait bien une tête au Malien, le toisa.

– J'ai besoin de téléphoner.

– Où ?

– Pas de stress : à Bamako.

Le gardien hocha la tête.

– T'as de quoi payer ?

Gabriel sortit un billet de dix mille francs CFA qu'il montra brièvement au maton. C'était l'un des derniers. FX les lui apportait régulièrement lors de ses visites hebdomadaires. C'était un ancien camarade, ils avaient combattu ensemble, un siècle

auparavant. Depuis, FX avait quitté la vie sous le drapeau pour monter une boîte de sécurité au Mali. Il assurait la protection des sociétés aurifères qui prospectaient un peu partout dans le sud du pays. Des contrats juteux avaient épaissi son compte en banque et son tour de taille. S'il avait changé de physique et de mode de vie, il n'avait pas oublié. L'amitié gagnée au feu ne s'oublie pas.

– D'accord, on va dans la cour, pour être tranquilles, consentit le maton.

« Parfait ».

Une pleine lune spectrale baignait la promenade d'un clair-obscur laiteux. Pas âme qui vive, hormis les oiseaux de nuit qui chantaient d'improbables litanies et les chauves-souris gigantesques qui zébraient le ciel de leurs vols erratiques. Le prisonnier sortit le billet de sa poche et le maton s'empressa de le faire disparaître dans la sienne. Il sortit alors un téléphone dernier cri de l'une des fouilles de son pantalon d'uniforme. Gabriel tendit la main.

– Tu plaisantes? *Sa*. C'est moi qui compose le numéro.

« Merde ». Gabriel récita les chiffres à haute voix et le gardien tapota sur le clavier. Il porta le téléphone à son oreille puis, satisfait, le tendit au prisonnier. On décrocha au bout de la ligne.

– C'est Gabriel, tu es chez toi?

– Oui, qu'est-ce que...

– Je serai là dans une heure, prépare mes affaires.

Il raccrocha en jetant un œil au maton qui s'agitait à ses côtés. Le prisonnier remit le téléphone dans sa poche.

– Quoi? Qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu as...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Gabriel était sur lui. Un poing dur comme la pierre atteignit le maton à la gorge,

écrasant les cartilages de la trachée, empêchant le fonctionnaire de respirer. Un second coup porté au plexus solaire acheva Issa, qui s'effondra les mains sur la gorge. Gabriel considéra le geôlier qui émettait des borborygmes désespérés, les pieds griffant frénétiquement le sol. Il réfléchit à toute vitesse. Issa survivrait à sa blessure, déjà il reprenait son souffle par petits halètements. Il avait composé le numéro de huit chiffres, sans doute ne l'avait-il pas mémorisé, mais rien n'était sûr. Il ne fallait pas prendre de risque. Gabriel enjamba le corps et saisit la tête du gardien. Il considéra les grands yeux terrorisés et la bouche ouverte qui essayait désespérément d'avalier un peu d'air tiède.

– Navré, fit Gabriel, compatissant.

Il lui brisa la nuque.

III

L'avion d'Air France s'était posé brutalement sur la piste de l'aéroport international de Bamako-Sénou. Dans l'appareil, et malgré les protestations de l'équipage, les passagers s'étaient rués sur les coffres à bagages avant même que l'avion ne s'arrêtât. Lorsque le Messenger sortit de l'appareil, une chaleur suffocante l'assaillit. Une odeur d'épices et des senteurs exotiques lui parvinrent malgré les vapeurs de kérosène. Il inspira profondément et contempla le joyeux bazar qui régnait sur la piste : les Maliens s'interpellaient bruyamment et manifestaient leur plaisir de se retrouver à grand renfort d'embrassades et de salutations chaleureuses. Les Blancs, un peu désorientés, se dirigeaient en silence vers les bus chargés de les transporter vers les arrivées. Il passa les contrôles sans encombre et récupéra son unique bagage, un grand sac noir, au milieu d'un vacarme assourdissant et d'une bousculade généralisée. Passés les ultimes contrôles, il se retrouva à l'extérieur de l'aérogare, face à une foule qui hélait allègrement les voyageurs ou qui brandissait des pancartes mentionnant des patronymes. Sans hésiter, il se dirigea vers l'un d'entre eux, qui exhibait un carton sur lequel était écrit au feutre « Virgile ». Il se

planta devant lui et tendit la main. Le type était manifestement d'origine arabe ou maure. Sa peau claire était légèrement grêlée sur les joues. Il arborait une moustache de jais et une calvitie luisante sous l'éclairage blanc des néons. Ses yeux malicieux examinèrent le Messenger.

– Virgile? demanda-t-il.

Le Messenger hocha la tête.

– Parfait, alors allons-y, déclara le petit homme.

Une fois installés dans son vieux Land Cruiser blanc, le petit homme moustachu avait déclaré d'un ton de conspirateur :

– Je m'appelle Cheybani. Je vous conduis à votre hôtel, pour la nuit. Le colis est arrivé et vous attend dans votre chambre. C'est exactement ce que vous aviez demandé. Nous partons après-demain. Deux jours de route et...

– Je veux le rapport de la mission préparatoire.

Cheybani hésita un bref instant.

– Il n'y en a pas eu.

– Pourquoi?

Il n'y avait aucune agressivité dans la question, pas même un soupçon d'agacement.

– On a dû laisser tomber. C'est une zone dangereuse là-bas. Je pensais que vous étiez au courant...

– Demain, avant de se mettre en route, on va faire un tour en brousse, l'interrompt le Messenger.

Le silence envahit l'habitacle. Virgile contemplait les étendues de maisons en banco¹, les petites échoppes aux enseignes peintes maladroitement qui défilaient sous ses yeux fatigués. Le

1. Mortier constitué de terre grasse corroyée avec de la paille hachée, comme du torchis, qui constitue le matériau de construction traditionnel.

4 × 4 s'arrêta à un feu rouge. Juste à côté du véhicule, des gens s'étaient rassemblés sur un semblant de trottoir, devant une boutique, pour regarder un match de football sur la télévision d'un plus riche, probablement le commerçant. Une horde de mobylettes chinoises piaffait d'impatience, attendant le vert pour déferler sur la route poussiéreuse.

– Pardon, mais c'est pour faire quoi ? reprit le petit Maure.

– Il faut que je fasse des « essais ».

Le petit homme réfléchit rapidement.

– OK, on va aller vers Siby, en pays malinké. Je connais un endroit. On dira que vous êtes un chasseur.

Le 4 × 4 redémarra et le Messenger se cala dans le fauteuil déchiré de la vieille Toyota, contemplant en silence le spectacle offert par la rue.

* * *

Marc gara la Renault devant la maison en pierres meulières. Leborgne avait affirmé qu'Éva se fournissait ici, dans la zone. Que c'était le dernier endroit où l'on avait eu de ses nouvelles. C'était une villa à l'abandon, les ronces avaient envahi le jardin ; les accès, portes et fenêtres, avaient été arrachés ou forcés. Des trous dans le toit devaient laisser passer la fine pluie glaciale qui s'était mise à tomber. Le policier ouvrit le coffre du véhicule administratif, il en sortit une batte de base-ball en bois qu'il fit tournoyer habilement tout en grommelant des imprécations. Il se dirigea vers la baraque de laquelle émanaient des lueurs étranges, au premier étage. Il poussa la grille rouillée qui grinça en manière de protestation et s'engagea dans l'allée envahie par les ronces. Arrivé sur le perron, après avoir enjambé une volée

de marches, il fit une pause devant la porte dégoncée et le hall plongé dans l'obscurité. Les lampadaires de la rue n'éclairaient pas aussi loin. Il entendit une rumeur en provenance du fond de la maison. Marc sortit une lampe torche de la poche de sa veste en cuir. Il l'alluma et braqua le puissant rayon lumineux dans le couloir. Après quelques secondes, le policier prit une profonde inspiration et entra d'un pas résolu.

L'intérieur de la maison avait été ravagé par des vandales. Les carrelages étaient descellés et il fallait prêter la plus grande attention à l'endroit où l'on posait le pied tant le sol était jonché d'excréments humains. Les meubles avaient été réduits en petit-bois sans doute pour alimenter la cheminée qu'on apercevait dans le salon et dans laquelle agonisaient quelques braises. Les murs avaient été tagués et la tapisserie arrachée. Le rayon de la lampe mit en évidence une seringue abandonnée au pied d'une commode miraculeusement intacte. Il s'approcha : il y avait du sang encore frais, en quantité infinitésimale, au bout de la shooteuse. À l'étage retentit un rire hystérique qui résonna dans toute la maison... un rire de femme. Le cœur du policier se mit à battre plus fort. Il se précipita dans l'escalier au bout du hall et grimpa les marches quatre à quatre. Il arriva dans une vaste pièce dont les cloisons avaient manifestement été abattues à la masse. Sur une table de camping, au milieu, brûlait une lampe à gaz. Un peu partout, des boîtes de conserve éventrées, des canettes vides, des emballages gras et autres immondices improbables s'épalaient sur le sol en un tapis infâme. Sur une gazinière crasseuse, léchée par les flammes vacillantes d'un brûleur, une casserole d'eau bouillante glougloutait sinistrement.

«C'est un miracle que la maison ne soit pas encore un tas de cendres», songea le policier.

Sur plusieurs matelas infects, une demi-douzaine de zombies des deux sexes s'adonnait à leur passion : la came. Certains sniffaient, d'autres s'injectaient de l'héroïne. Un type fumait ce qui semblait être du crack. Un véritable supermarché de la défonce. Un Black squelettique se massait un avant-bras constellé de traces de piqûres à l'endroit où il venait de se faire un shoot. Un peu à l'écart, à l'autre extrémité de la pièce, une jeune femme rousse dansait comme un automate détraqué sur *Voodoo Child*, diffusé par un poste radiocassette antédiluvien, une bouteille de pastis dans une main et un pétard dans l'autre. Des regards vides se tournèrent vers le nouvel arrivant. Il flottait dans cette antichambre de l'enfer une odeur âcre de transpiration, de vomi, d'urine et de shit. L'odeur de la mort en embuscade. Rapidement, Marc examina les camés faméliques – il y en avait sept : cinq hommes et deux femmes – et identifia deux types qui pourraient se révéler dangereux. Il y avait le Black maigre à faire peur, mais dont les yeux brillaient d'une lueur mauvaise et un type encore costaud – un ancien militaire du rang, probablement – que la dope n'avait pas encore complètement esquiné. Il sentit le découragement le gagner : Éva n'était pas parmi eux. Le type costaud se leva en grognant. Le gars tenait sa main droite cachée dans son dos et immédiatement, le policier se raidit. Les bras gonflés du tox étaient constellés de tatouages grossiers probablement réalisés par un camarade de régiment à la vocation d'artiste.

– Qu'est-ce que tu fous là, mec ? T'as pas de carton d'invitation.

Le Black se leva à son tour. Il tenait négligemment à la main un long couteau de cuisine dont la lame noircie avait manifestement dû servir à couper une savonnette de shit. Marc se dit qu'il n'avait pas perdu son instinct de flic.

– Je veux savoir où est Éva, demanda le policier tenant simultanément les deux toxicos à l'œil.

Le Noir, les yeux mi-clos, partit d'un rire proche du hennissement.

– Éva, gloussa-t-il, elle est bien bonne celle-là, Éva...

– Qu'est-ce que tu lui veux à cette salope, t'es un de ses michetons? reprit le soldat.

Marc ferma les yeux. Sa main se crispa sur le manche de la batte.

– Écoute, espèce de tas de merde, je ne demande pas grand-chose, dis-moi seulement où est Éva et je disparaïs. Et ça vaudra mieux pour tout le monde. Maintenant, dépêche-toi parce que je n'ai pas toute la nuit, et là je sens que je vais perdre patience.

Le costaud sortit la main qu'il dissimulait dans son dos. Il tenait une arme de poing à gros canon. Un *gomm cognie*, conclut Marc. Une arme à un coup, en principe non létale mais qui était régulièrement trafiquée dans les banlieues afin de faire des gros trous. La fille qui dansait eut un rire hystérique.

– Moi aussi j'ai une question : qui c'est le gros con qui va cracher du sang? beugla le costaud.

Las, le policier décida qu'il valait mieux ne pas perdre de temps. Simultanément, il fit un pas de côté pour sortir de la ligne de tir et frappa de la batte. Il sentit l'os du poignet du bidasse craquer et un coup de feu partit dans le plancher sans faire d'autres dégâts. Du coin de l'œil, Marc vit le Black bondir. Pas mal les réflexes, pour un défoncé! Il fit à nouveau un simple pas de côté en décalage et frappa au niveau du genou droit de son agresseur. Tous dans la pièce purent entendre le craquement sinistre que fit l'articulation en se disloquant. Le Noir se mit à hurler de douleur. Marc eut presque pitié: ce

sera pire quand la came ne fera plus son effet. Il ramassa le *gomm cogne* et le glissa dans une poche. Les autres n'avaient pas bougé, même la rousse avait arrêté de se trémousser. Ils le contemplaient avec effarement à travers le voile épais de leur délire. Le policier sentit un début de migraine établir ses quartiers dans son cerveau. La guitare de Hendrix avait des sonorités lancinantes presque douloureuses, comme une carie. Pour faire bonne mesure, il fracassa le radiocassette d'un coup de batte sec et rapide. La rouquine sursauta, mais personne ne broncha. Le silence se fit, seulement troublé par les pleurs du Black qui se tenait le genou en se balançant d'avant en arrière, comme un métronome.

– Allez, arrête de chialer comme une gonzesse, un petit passage sur le billard, cinq ou six mois de rééducation et il n'y paraîtra plus, grogna Marc.

Il s'appuyait sur la batte comme sur une canne.

– Bon, j'en étais où déjà, avant qu'on m'interrompe? Ah oui!

Les yeux du policier se plissèrent et sa voix se fit sourde comme le grondement d'un molosse.

– Où est Éva?

Le costaud tenait pitoyablement son poignet fracassé.

– Mais putain, qu'est-ce que tu lui veux, à Éva?

– La retrouver.

Le tox réfléchit rapidement.

– On sait pas où elle est, c'te conne. Ça fait au moins deux mois qu'on l'a pas vue.

Marc avait suffisamment auditionné de voyous pour reconnaître l'accent de la vérité. Il eut soudain envie de pleurer. Encore un cul-de-sac.

– Tu sais pas pourquoi elle n'est plus venue? Il lui est arrivé quelque chose, un accident, je sais pas moi... autre chose...

– Non, c'est un keum.

– Quoi?

– Elle a rencontré un type, un beau mec. C'était le coup de foudre, comme qui dirait. On pouvait plus les décoller. Peut-être qu'elle est partie avec lui, qui sait?

– Comment il s'appelle le Don Juan?

– Je sais pas moi, il se fait appeler Massimo, mais c'est sûrement un surnom. Il n'est pas plus italien que moi, le pélot. Si tu veux mon avis, Éva, elle est avec lui à l'heure qu'il est...

– D'où il sort, ce type?

Le costaud secoua la tête et fit la grimace.

– J'en sais rien. On l'avait jamais vu avant qu'il débarque un jour avec de la came. Tout ce que je sais c'est qu'il est pas dans la galère comme nous autres. Il a une super dope, le bellâtre : de la blanche, pure et de la meilleure qualité. Et il nous a fait un bon prix encore. Il est plein aux as, le Massimo. D'après ce qu'il m'a dit, il vit dans les Alpes.

« Les Alpes ». Marc réfléchit rapidement. Il n'avait plus rien à tirer de ces épaves. Il sortit de la pièce sans un mot. Alors qu'il descendait les escaliers, une voix féminine résonna au-dessus comme une crécelle :

– Putain... mais c'est qui, ce psychopathe?

IV

Ça avait été plus facile qu'il n'aurait cru. Il avait revêtu l'uniforme trop grand du gardien, enfilé sa casquette crasseuse, baissé la tête pour avoir le visage caché par la visière et, en prenant soin de se déplacer dans l'ombre, les bras croisés dans le dos, il avait remonté le grand couloir jusqu'aux quartiers des prisonniers puis s'était dirigé vers le poste de garde. Il n'avait pas besoin de faire illusion longtemps, juste ce qu'il fallait pour être à proximité immédiate des gardes. Et cela avait fonctionné. Lorsque les trois matons qui prenaient le thé, avachis sur des chaises basses en plastique, abrutis de fatigue et de chaleur, avaient réalisé que le collègue qui s'avancéait vers eux d'un pas rapide et silencieux n'était pas Issa, il était déjà trop tard. Gabriel les avait neutralisés en quelques secondes avec une froide et inhumaine efficacité. C'est tout juste si l'un des gardiens avait pu tenter de donner l'alarme. Ses cris se perdirent parmi ceux des détenus qui faisaient le bazar dans les cellules collectives. Décidément, la sécurité laissait à désirer, c'était presque trop facile. Gabriel s'empara des clefs sur le corps inanimé de celui qui portait des galons de lieutenant. Il n'eut pas un regard

pour les trois dépouilles des gardiens. Il aurait sans doute pu les épargner, mais il n'était pas d'humeur. Il appelait ça « la politique de la terre brûlée ». Maintenant, les Maliens ne lui feraient aucun cadeau. C'était désormais une chasse à mort et ça lui convenait. Il trouva la clé de la porte principale du premier coup et ouvrit le lourd battant métallique. Dehors, il retint sa respiration, il s'attendait à se faire hacher en morceaux par une rafale d'arme automatique.

Rien.

Il y avait bien un véhicule de police garé un peu plus loin, mais les trois flics de l'équipage dormaient à poings fermés, deux dans la cabine, le troisième affaissé sur une kalachnikov dans la benne du pick-up. Il s'éloigna rapidement en rentrant la tête dans les épaules, le visage dans l'ombre. Gabriel savait que son déguisement ne résisterait pas à un examen même peu attentif, aussi se déplaçait-il par bonds, de zone d'ombre en zone d'ombre, fuyant l'éclairage public. Rapidement, les choses se compliquèrent, car Bamako grouillait d'une vie palpitante jusque tard dans la nuit. Partout, des vendeurs de rues proposaient leur camelote chinoise dans des boutiques de planches rapiécées et de tôle ondulée. Des gosses débraillés et piaillant jouaient au milieu de rats qui grouillaient dans la poussière. Des jeunes flirtaient assis sur leurs mobylettes chinoises. Cette ville débordait d'une vitalité primitive.

Il tenta de se repérer en faisant appel à ses souvenirs. Comme à chaque fois qu'il arrivait dans une ville inconnue, il en mémorisait le plan. Mais là ses souvenirs remontaient à trois ans, trois ans de cabane dans un enfer authentique. Gabriel se concentra, il devait se trouver dans le quartier du Fleuve. Si ses souvenirs étaient bons, FX n'habitait pas très loin, au bord du

Niger, mais sur l'autre rive dans le quartier de Badalabougou. Bien qu'il n'y soit allé qu'une fois, il savait qu'il était dans la bonne direction. Chez FX, il serait en sécurité. Là-bas l'attendaient des vêtements propres, de l'argent liquide en devises, une carte *gold* et un jeu de passeports à son nom. Le temps que les enquêteurs maliens fassent le lien avec les visites que lui avait faites son ami en prison, il serait loin. Gabriel reprit donc sa progression avec la plus grande prudence. Il finit par arriver sur les quais. Devant lui, un imposant axe routier vomissait un flot ininterrompu de taxis collectifs bondés, de poids lourds surchargés, de mobylettes pétaradantes et de voitures cabossées. Caché dans l'ombre, derrière le tronc d'un manguier, il prit son mal en patience. Il consulta sa montre. Un quart d'heure s'était écoulé depuis son évasion. L'alerte devait être donnée maintenant. Il tendit l'oreille, mais ne perçut aucune sirène de police. Un peu plus loin en amont dans la rue, au niveau d'une intersection, se créa un petit encombrement lorsque plusieurs automobilistes tentèrent de passer en même temps. Tout le monde resta bloqué, klaxonnant et s'invectivant en bambara. L'embouteillage eut l'avantage de tarir momentanément le flot de circulation et Gabriel en profita pour traverser la voie en quelques enjambées rapides et nerveuses. Il se retrouva sur une promenade qui suivait le cours du fleuve. Personne. Il traversa des petits massifs fleuris et des bosquets taillés au cordeau pour arriver au bord du fleuve Niger qui déroulait paresseusement ses flots scintillants sous la lune. Il enjamba la rambarde, se laissa glisser le long de la paroi en pente douce et entra doucement dans l'eau provoquant à peine quelques éclaboussures. Il fut surpris par la tiédeur du fleuve. Il avait de l'eau jusqu'aux hanches. En face, à plus d'un kilomètre, il

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE:

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE JAILLET
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL: JANVIER 2020
IMPRIMÉ EN UE

